

Début décembre, il faisait doux comme au printemps. Une catastrophe, se désolaient les uns. Un vrai scandale! s'indignaient les autres. Pour autant, notre ciel demeurait pur et sans nuage. Et jour après jour, ces températures agréables exacerbèrent nos crispations. On tonnait, on sacrait, on pestait. Pour un flocon de neige, on aurait tout donné. Ou presque. Mi-décembre, certains parlèrent même de malédiction. Et lancèrent au ciel des *Gottverdammni*¹ par chapelets.

Chez nous, on jure pour lâcher la pression. Plus par souci d'hygiène que par réelle conviction, à vrai dire. Et moins encore dans l'espoir d'atteindre le Très Haut. Car Dieu, toujours un peu dur d'oreille et tellement au-dessus de tout ça, se révélait le plus souvent inaccessible. Qu'il neige ou pas du 15 au 22 décembre, Il s'en souciait comme d'une guigne. Les poings brandis contre ce ciel bêtement bleu Le laissaient de marbre. Et bras ballants, la plupart d'entre nous en venaient à l'admettre: même en y mettant du cœur, cracher au ciel ne le ferait pas neiger davantage. Cracher au ciel était inutile. On renonça donc vite à cette pratique. Car chez nous, on ne s'abaisse pas à faire les choses pour rien.

En temps ordinaires, nous détestons la neige. Nous la regardons tomber avec horreur. Un casse-pattes, la neige. Une cochonnerie. De quoi se retrouver dans le fossé. Et le chasse-neige communal toujours en panne, quand on en a besoin. Et l'employé communal toujours grippé, dans ces moments-là. Et les chasse-neige de la Région toujours mieux occupés ailleurs. Ailleurs, dans les

1. Dieu me damne!

communes plus importantes. Situées plus près des grands axes routiers. Qui donc se souciait de nous quand il neigeait? Qui se souciait de Schattenhaußen, commune de 143 âmes seulement, et seulement reliée à l'humanité circonvoisine par la C 27, voie communale large d'environ deux mètres, à tout casser? Le chasse-neige mettait toujours des heures à nous arriver. Et quand enfin il arrivait, la neige avait déjà fondu. Ou alors avions-nous tous, d'une pelle rageuse, déjà déblayé le blanc manteau des poèmes et la sombre gadoue de la réalité.

Mais cet hiver-là n'appartenait pas aux temps ordinaires. En ce mois de décembre, la neige, nous l'attendions tous. Non pas comme le Messie, puisqu'il nous battait froid, mais plus simplement comme une précipitation météorologique faite de flocons. Même une couche peu épaisse ferait l'affaire. Pourvu que le village, du 15 au 22 décembre – avant et après, on s'en fichait – offre l'aspect d'une carte postale acceptable. Mais avec ces températures printanières, macache la neige. Et puisque Dieu se montrait si peu coopérant, certains décrétèrent qu'il fallait passer outre. Et se débrouiller seuls, comme toujours.

Une précision s'impose: situé à 103 mètres d'altitude, dans la partie la plus plate de la plaine d'Alsace, Schattenhaußen n'a évidemment aucune piste de ski. Notre village – Dieu nous en préserve, et pour une fois, Il avait bien fait les choses – n'est pas une station de sports d'hiver. Il n'aurait plus manqué que ça. Voir des touristes déferler cinq mois sur douze, des tire-fesses saccager nos paysages et des boutiques d'anoraks envahir notre rue Principale, sans compter les puants stands de raclette, tout cela, par bonheur, nous a été épargné. Nous avons su préserver notre village de toute invasion intempestive. Avec un réel succès. Car depuis cent ans, et les naissances ayant fort heureusement équilibré les décès, la population du village est demeurée stable. Depuis cent ans nous sommes toujours autant qu'il y a cent ans. À savoir 143 âmes. Pas une de plus, pas une de moins. Âmes par ailleurs identiquement prénommées depuis des siècles. Ainsi chaque famille compte au

moins cinq Georges pour autant de Madeleine. Ce qui ne facilite guère les choses, il est vrai. Savoir de qui l'on parle se révèle parfois compliqué. Une difficulté que nous contournons par l'usage de sobriquets. Nul ne les ignore dans le village. C'est bien là l'essentiel. Et tant pis, si le reste du monde les méconnaît.

Chapitre Un

Assis à son bureau, *Celui qui rit quand il se brûle* attendait le verdict. Dissimulée derrière l'écran de son ordinateur, Zoé prenait plus de temps qu'il n'en fallait pour le lui délivrer. Histoire de faire mariner le maire, notoirement impatient. Selon lui, l'Internet n'était que foutaises électroniques. Foutaises d'une lenteur dérisoire et d'un usage absurdemement complexe. En deux secondes pourtant, *AlsaceMeteo.com* l'annonçait sans équivoque : le redoux allait encore durer. 8° le matin, 14° l'après-midi. Idem les jours suivants. Ciel dégagé. Aucune précipitation en vue. Ni pluie ni neige. « Encore cinq jours de malédiction à venir... » avait soupiré Zoé, tout en riant sous cape. « *Gottverdamm!* » avait évidemment tonné le maire. Juron d'ailleurs proféré plus par routine que par dépit. Les conditions météorologiques du marché de Noël, il s'en fichait. Autant que du succès de cette manifestation qu'il jugeait superflue, mais qu'il n'avait pu empêcher.

L'idée avait germé dans les deux cervelles fécondes de la liste adverse. Car aux dernières élections municipales – une fois n'est pas coutume – il y avait eu une liste adverse. Intitulée *L'avenir du futur*, elle s'opposait au *Présent de demain* conduite par le maire sortant. Ces deux listes avaient semé le trouble. Des Georges s'étaient opposés aux Georges. Et certaines Madeleine, parité oblige, ne se saluaient plus. La campagne électorale avait été âpre, mais digne. Autant que faire se peut. Et le verdict des urnes était tombé. Sévère pour *Celui qui rit*. Car le *Présent de demain* ne

devançait *L'avenir du futur* que de trois petites voix. En avait-il lancé des *Gottverdammi*, le maire sortant ! Tous des ingrats et tous des traîtres ! Pour autant, l'opposition avait quand même gagné deux sièges. Et le droit de poser deux postérieurs circonspects sur les chaises inconfortables de la salle du conseil municipal, parmi les neuf fessiers des autres indébouillonnables conseillers.

Les deux de l'opposition, Celui qui rit les avait vite surnommés Roméo et Juliette. Il les soupçonnait de « fricoter ensemble », comme il disait. Sans doute à Strasbourg, où ils travaillaient tous les deux. Après le boulot, hop une chambre d'hôtel, et roulez jeunesse. Ce soupçon lui était venu en voyant ces deux-là se traiter avec déférence et se parler avec respect. Ils tentaient de noyer le poisson, oui ! Ils voulaient cacher leur commerce. Mais pas si bête ! Il n'était pas né de la dernière pluie ! Celui qui rit voyait clair dans leur jeu. Et leur jeu crevait les yeux.

Le pauvre ! Faisait-on plus bigleux ? Car ce qui crevait surtout les yeux, c'est que même le fantôme le plus débridé n'eût seulement songé à apparier Roméo, jeune cadre responsable du marketing chez Kronenbourg, et Juliette, quinquagénaire replète et dame catéchiste d'autant plus admirable que chez nous, pour convaincre des mystères de la Foi, il fallait y mettre le paquet. Mais les choses de l'amour et du sexe, Celui qui rit les abordait toujours de pathétique manière. Il manquait de vision et pour cause. Car à ce vieux garçon encore célibataire à 65 ans, on ne connaissait pas le premier début d'une aventure féminine, ni la moindre liaison. Certaines s'y étaient pourtant essayées, ayant vu en lui l'homme de haute taille et portant beau tel qu'à 65 ans d'ailleurs, il l'était demeuré. Mais rien. Nix de chez nix. Aucune de ces dames n'avait su le séduire, ni même le dérider. Certaines racontaient qu'à 18 ans, il avait été un jeune homme fougueux, mais que la guerre d'Algérie l'avait changé. Il en serait revenu sombre et quasiment muet. Ou était-ce le décès de ses parents, peu après son retour, qui l'avait affecté ? Il avait alors repris leur ferme. En solitaire, il avait su mener à bien cette lourde entreprise. Et y avait si bien réussi qu'on

le pria vite de briguer la mairie. Sa réussite, après tout, était peut-être contagieuse? Et pouvait, éventuellement par capillarité, se diffuser au village en entier? Son célibat ne fut d'aucun embarras. Tous y repérant une promesse de disponibilité accrue, dont le village profiterait. Il avait bougonné un vague accord du bout des lèvres. Et mandat après mandat, on l'avait d'autant plus volontiers réélu que son état civil et sa disponibilité demeuraient inchangés.

Voici deux ans que Zoé travaille sous les ordres de Celui qui rit. Pendant l'entretien d'embauche, il ne lui avait accordé qu'un regard distrait, les yeux le plus souvent rivés sur son diplôme d'ingénieur territorial, qu'il semblait vouloir apprendre par cœur. Deux ans plus tard, le sobriquet du maire restait hélas valide. Et Zoé s'était promis que le jour où elle le verrait rire ou – sans atteindre de tels débordements – seulement sourire, elle irait en pèlerinage à Marienthal à genoux et à reculons, toute mécréante qu'elle était.

Roméo et Juliette! L'idylle prêtée à ce fringant blanc-bec et à cette dondon trop blonde avait amusé Zoé au point d'en parler à Antoine, rencontré pendant sa tournée. Ce partenariat loufoque l'avait également fait rire. Mais Antoine avait le rire facile, à vrai dire. Tout l'amusait, même tôt le matin, raison pour laquelle ses patients l'adoraient. Il avait accueilli son potin en s'esclaffant :

– Kronenbourg et le catéchisme? Et pourquoi pas une aurore boréale au Sahara?

Puis d'un ton sentencieux, il avait nuancé :

– Mais sait-on jamais? Car, comme le dit – fort justement d'ailleurs – le poète, dans la vie, il ne faut jurer de rien!

Et il avait ri encore, sans que Zoé sache exactement s'il riait de la situation, du maire ou d'elle-même, qui rapportait son propos. Ce rire, toujours légèrement moqueur, la laissait parfois perplexe. Elle y voyait comme une pirouette, utilisée pour s'échapper et ne rien révéler de lui-même. Mais sans doute était-elle trop compliquée. Les patients d'Antoine en tout cas, personnes âgées pour la plupart, chérissaient l'infirmier libéral qui les soignait toujours gaiement et avec efficacité.

Ce jour-là, elle avait raccompagné Antoine jusqu'à sa voiture. Un cabriolet *Audi* gris clair. C'était la seule coquetterie qu'on lui connaissait. Ou plutôt la seule coquetterie un peu voyante. Car ceux qui observaient Antoine de près – et Zoé en était – remarquaient l'élégance discrète de vêtements bien coupés, qu'il portait avec nonchalance. Pour autant, Antoine n'était pas homme à se regarder dans les yeux des autres comme dans un miroir. Il ne quêtait guère l'approbation du regard d'autrui. Et c'était bien dommage. Car dans le regard de Zoé, Antoine aurait pu voir qu'elle le trouvait très à son goût. Blond sans être fade, grand et mince, il avait la quarantaine élancée et surtout indépendante. Et on ne lui connaissait d'autres attaches qu'une passion immodérée pour l'escalade en haute montagne. En Suisse de préférence, où il se rendait quatre fois par an. Le remplaçait alors une jeune femme terne mais compétente, vite oubliée de tous, sitôt Antoine rentré. De ces courses dans les Alpes suisses, il revenait toujours bronzé et en grande forme. Et comme nettoyé par tant d'élévation et tant d'oxygène. Mais il n'en parlait guère. N'en montrait aucune photo. À l'évidence, il n'avait pas l'ivresse des cimes partageuse. On le sentait pourtant mordu et prêt à repartir. Et les rares soirs où il invitait Zoé à sortir avec lui – des sorties toujours chastes, ponctuées au final d'une bise navrante sur chaque joue –, il n'en parlait pas davantage. Insister, pour en savoir un peu plus, ne suscitait rien d'autre qu'un petit rire moqueur, où mortifiée, elle entendait qu'elle était indiscrete. De ce goût pour l'effort physique, requis par l'escalade de stupides sommets helvétiques, elle tirait néanmoins certain profit. Et elle vidait presque à elle seule la bouteille de vin qui accompagnait leurs excellents mais platoniques dîners, Antoine restant d'une sobriété consternante, et se ménageant pour ses sommets. Une fois rentrée chez elle, après une soirée aussi agréable que frustrante, et les deux joues invariablement gratifiées des deux mêmes bises – deux, et même pas trois – elle se déshabillait, complètement pompette, et se regardait dans la glace de sa chambre à coucher. Elle n'était ni laide à faire peur, ni difforme. Elle avait vingt-six ans. Quinze

ans de moins que lui. Que fallait-il donc faire pour séduire cet homme des neiges ? Piquer des edelweiss dans ses cheveux ? Jouer du cor des Alpes en virtuose ? Manier le piolet avec une dextérité de majorette ? Mais sans doute fallait-il se montrer plus patiente. Et voir les choses du bon côté. Car pendant ces soirées où elle le traitait, somme toute, avec la douceur que l'on réserve aux malades mentaux et aux grands brûlés, elle oubliait ses préoccupations quotidiennes et les contrats, le budget, les conventions, les appels d'offres et autres couches de roulement sur la C 27 à renouveler.

Zoé avait certes raccompagné Antoine jusqu'à son cabriolet pour les deux bises qu'il ne manquerait pas de lui administrer avant de partir. Même trop chastes et trop fraternelles, c'était toujours ça de pris. Mais également pour qu'il lui rende un livre qu'elle lui avait prêté. Un prêt rusé à l'extrême et prémédité avec soin, dont elle attendait le commentaire avec impatience. Après avoir lu le livre, Antoine n'ignorerait plus rien de son désir de voir évoluer leurs relations vers quelque chose d'un peu moins éthéré. Car elle lui avait prêté *Les exploits d'un jeune Don Juan* de Guillaume Apollinaire, s'il vous plaît ! Rien de plus éloquent que ce récit gentiment mais totalement pornographique, qui dépeignait une sexualité amusante et joyeuse. Par ce prêt, elle entendait signifier à Antoine qu'il existait encore d'autres auteurs que Maurice Herzog ou Roger Frison Roche. Et que l'on pouvait envisager l'escalade d'autres sommets que celui du Matterhorn. Celui de la Jungfrau², par exemple. Car à vingt-six ans, Zoé était encore vierge. Elle n'en tirait évidemment aucune fierté. Mais pas davantage de honte. Et si aucun homme, à l'exception d'Antoine, ne l'avait incitée jusqu'ici à franchir le pas, ce n'était tout de même pas sa faute ! Au moins avait-elle évité ces grimpettes hygiéniques qui retombent aussi vite qu'un soufflé. Mais vierge ne signifiait pas nunuche. Ou vierge de toutes connaissances. Des connaissances sans doute encore livresques : pour l'heure, et en ce domaine à tout le moins,

2. Vierge, en allemand.

elle était croyante sans être pratiquante. Mais elle n'ignorait rien des techniques ébouriffantes qui font les maîtresses d'exception. Il ne fallait donc pas la confondre avec une oie blanche. Car à point nommé, elle entendait bien faire flamber sa virginité. Et la consumer tout en la consommant, dans le feu de joie d'une nuit de folie. Nuit proche peut-être, pour peu qu'Antoine, évidemment ignorant de son état, ait accordé quelque intérêt à son prê.

– Voilà Zoé, je te rends ton livre... lui avait-il dit d'un ton navré. Mais je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir. Ces derniers temps, j'ai eu de gros soucis avec ma connexion Internet. Je reviens d'ailleurs de la boutique de téléphonie. Il faut absolument que tout cela fonctionne, avant mon départ. Car tu sais... Ou plutôt non, tu ne le sais pas encore... Alors je te l'apprends maintenant : je pars demain. Direction la Suisse et les hauts sommets !

Et il avait ri de son rire d'imbécile.

Foi de Zoé. Elle l'aurait volontiers gratifié d'une paire de claques, histoire de le faire retomber sur des réalités plus triviales. Mais elle avait caché sa colère et seulement tenté, vainement d'ailleurs, de le culpabiliser :

– Quoi ! Tu pars maintenant ! Avec tout le barouf qui se prépare ici ! Si nos vieux claquent en ton absence, tu porteras une lourde responsabilité. En ce moment, on a besoin de tout le monde ! Et tu le sais...

Nouveau petit rire bête. Elle l'aurait étripé.

– Mais il n'y a aucune crainte à avoir ! Je serai remplacé...

– Par l'autre sauterelle et ses mollets maigres ? Si tu appelles ça être remplacé !

– Mais tu commets là un délit de faciès de mollets, Mamzelle Zoé ! avait répliqué Antoine. Liliane Mertz est très compétente. Mais cette fois, c'est un copain qui me remplacera. On a fait nos études ensemble. Tu verras, il est très bien...

– Encore heureux ! Et tu reviens quand, si j'ose demander ?

– L'an prochain, le 2 janvier ! avait-il annoncé en riant comme d'habitude. C'est-à-dire comme un benêt.

Il partait donc *trois* semaines en haute montagne, alors qu'ici, météo globalement bonne ou pas, souffleraient des bourrasques de force 9. Sur l'échelle de Beaufort comme sur celle de Richter. *Trois* semaines ! Qu'il passerait en compagnie de son seul pic à glace, pendant qu'ici ce serait la folie !

Une fois sa glorieuse désertion annoncée, et avant de s'installer dans sa caisse à savon, Antoine avait encore voulu doter Zoé des deux bises traditionnelles. Une simagrée au-dessus de ses forces. Elle lui avait tendu une main sèche en lui souhaitant d'agréables grimpettes. Et surtout qu'il revienne avec les orteils gelés. Puis elle l'avait regardé partir. « *Gottverdamm!* avait-elle pensé. Mais quel salopard ! Va donc t'enfiler tes radasses de crevasses, espèce de crevard ! » Puis avait surgi l'idée du siècle. Preuve que la colère n'est pas toujours si mauvaise conseillère. Une idée simple, lumineuse et résumée en peu de mots : le remplaçant de l'alpiniste, elle allait se le faire. Même borgne, bossu et mille fois vérolé, elle allait se le faire. Par sa face nord, sud, est et ouest, il allait y passer ! Et puissamment déterminée, encore que folle de rage, elle était retournée à la mairie, où l'attendait une énième réunion d'harmonisation.

– S'il ne neige toujours pas mi-décembre, on louera un canon à neige au Markstein, avait proposé Roméo pour « solutionner » le problème, comme il disait.

– Même pas question ! avait répliqué Celui qui rit sur un ton sans appel. Pas question d'engager un centime d'euro communal dans une fumisterie pareille.

– Mais on ne sait pas encore combien ça coûtera ! Ce n'est peut-être pas si cher... avait rétorqué Roméo.

– Ça coûtera ce que ça voudra, ce sera toujours trop cher !

– Zoé ou Camille pourraient peut-être téléphoner pour se renseigner, intervint Juliette, toujours soucieuse de trouver des solutions pratiques.

– Zoé n'en fera rien. Et Camille pas davantage. Elles ont assez de travail comme ça !

– Mais cette dépense, monsieur le maire, on l'amortira ! insistait

le spécialiste en marketing chez Kronenbourg. Les gens aiment les villages blancs. Ils dépenseront plus, si le village ressemble à la carte postale de leurs rêves...

– Je me fous de ce que les gens aiment ou pas, avait éructé Celui qui rit. Cette saloperie de neige est bien là où elle est. Qu'elle reste au Markstein. Au moins nos vieux ne se casseront pas les pattes. Déjà que votre « schnapsidee »³ les met à rude épreuve. Jamais je ne les ai vus si affairés!

– Mais je crois qu'ils ne s'en plaignent pas. J'ai même l'impression que tout ça les amuse, était bravement intervenu le Lolet.

Il fut immédiatement fusillé du regard par Celui qui rit. Sans doute l'adjoint au maire allait-il payer cher ce manque de solidarité. Se conformant tout d'abord aux vues du maire et s'opposant tout comme lui au projet, le Lolet s'était peu à peu laissé convaincre. Les deux de la liste adverse avaient su se montrer persuasifs. Mais surtout, ils ne s'adressaient pas à lui comme on s'adresse à un chien. Cette rupture de ton avait eu pour lui valeur de révélation. Peu à peu, le Lolet s'était plu à penser qu'après tout, il n'était peut-être pas bête à bouffer du foin, comme le prétendait quotidiennement Celui qui rit. Et que son indemnité d'adjoint n'était peut-être pas aussi imméritée, comme le maire le glapissait journallement. Maintenant, ce regain inespéré de confiance s'exprimait même à la maison. Car au fil des mandats, la Lolette avait vite adopté le ton du maire avec son mari. Certes, elle ne lui disait pas qu'il était bête à manger du foin. Mais seulement qu'il était bête à mourir de faim devant une assiette pleine. Il lui avait dit: « Maman, c'est pas gentil, ce que tu me dis. D'ailleurs, c'est faux. Car j'ai un bon coup de fourchette, comme tu le vois. » Elle en était restée bouche bée. Et fort de ce succès, quelque temps plus tard, il avait même décidé de ne plus l'appeler maman. Car quand même, elle n'était pas sa mère. Mais seulement celle de son fils. Bref une femme comme tant d'autres. Après tout, tant d'autres femmes encore auraient pu

3. Idée inspirée par un excès de schnaps.

lui donner des enfants. Et qui se seraient peut-être même soignées davantage. Pas forcément autant que Juliette de la liste adverse. Toujours si bien coiffée et si bien maquillée. Mais juste un peu plus que le simple coup de savonnette du matin. Et si la mère de son fils avait pu se rappeler qu'un sourire de temps en temps – un sourire bien sûr moins largement dispensé que celui de Juliette, qui souriait tout le temps – bref qu'un sourire de temps en temps, ça ne faisait pas forcément tomber les dents, la vie aurait été plus agréable. Mais sans doute ne fallait-il pas trop en demander. D'ailleurs le sourire de Juliette lui suffisait amplement.

– Ça plaît aux vieux et ça amuse les enfants qui se préparent à l'école. Pour les autres, on verra. On ne peut pas satisfaire tout le monde... avait continué le Lolet. Mais je crois que c'est un assez bon projet! avait-il même osé conclure.

– *Gottverdamm!* avait aboyé le maire. Quand tu verras défiler mille personnes par jour dans le village et qu'ils seront tous stationnés devant ta porte, tu n'en diras peut-être plus autant!

Et les quatre Georges, les trois Madeleine et le Gnolu encore présents avaient gravement opiné du bonnet.